

NOUAGE

Sensation - Un pas de côté

un texte de

Fabienne Bideaud

Un écho.

*Ma voix résonne sur la paroi concave de cette pièce au mur de brique. Le son me guide dans cet espace sombre que ma vue peine à appréhender. Mon pas est lent, mon corps est tout entier attentif à une découverte. Je remarque alors au centre un bassin rond, rempli d'eau, partiellement éclairé grâce à un oculus zénithal qui laisse passer un faisceau de lumière. Ce faisceau tape en biais sur le rebord du bassin. Dans ce lieu où le temps semble s'être arrêté, il semblerait qu'il soit alors midi passé, je dirai 14h. Mais depuis combien de temps suis-je ici ? Aurais-je besoin d'un astrolabe pour me repérer ? Cet endroit mystérieux me renvoie à cet objet qui était utilisé jadis pour décrypter les cieux. Cet instrument astronomique d'observation pourrait m'aider à me repérer si je pouvais passer au-delà de cette voûte. Mon esprit vient à repenser à ce magnifique objet vu récemment, l'astrolabe ¹ de Tobias Volckmer sur lequel est gravé 4 personnages incarnant les aiguilles des quatre points cardinaux : nord – sud – est – ouest. Ou encore au magnifique ouvrage de Peter Apianus, *Astronomicum Caesareum* (1540) qui représente les différents astres dans l'espace dans un dessin très précis et en y intégrant l'usage des couleurs. Hélas, les astres ne me seront d'aucune aide ici mais la beauté et l'usage mystérieux de l'objet concorde et résonne avec la beauté et l'étrangeté du lieu.*

Le calme. J'entends mes pas résonner. Je m'avance et contourne ce bassin miroir qui reflète l'architecture environnante où se distingue deux portes comportant un linteau en arc de cercle. Je devine désormais la suite de mon chemin. Mais ce lieu me questionne toujours. Suis-je dans un lieu sacré ? Cet oculus zénithal me renvoie indéniablement au Panthéon à Rome, à la construction en brique qui n'aurait pas accueilli de parement. Mes yeux se posent ensuite sur trois photographies qui ponctuent les interstices entre les deux portes. Quelle belle mise en espace. Ces photographies sont elles aussi dans un temps suspendu, présentant une étrange beauté. Ce sont des compositions de végétaux et de minéraux. La première saisit une feuille séchée et flétrie dans une dimension très

sculpturale avec la sensation de sa matérialité. La vanité est stoppée. Le photographe allemand Karl Blossfeldt avait été le premier à percevoir le végétal dans une dimension sculpturale en en proposant un inventaire de formes. Mais l'ombre ici participe à l'existence terrestre de cette feuille. La deuxième photographie est beaucoup plus étrange et présente l'association de trois formes entre minéralogie et archéologie. Mon œil est séduit par leur forme, leur couleur nacre – ivoire et leur légèreté. Est-ce que ces formes proviendraient d'un lieu et d'un espace encore non exploré ? Quant à la troisième, la légèreté emporte la composition. Cette fleur séchée arbore sa jupe d'akènes à aigrettes conçues pour être emportée par le vent devenant ici une sorte de tissus aérien à la limite du nuage. Une pierre minérale empêche l'ensemble de s'envoler.

Je poursuis ma visite en empruntant l'une des deux portes et me trouve désormais face à une architecture - sculpture visible dans une plus grande lumière. Un espace dans l'espace qui n'attend que ma présence pour l'activer et parcourir du regard ces lés de papier japonais dans lesquels sont incrustés des éléments de végétaux : fleurs, feuilles, graines. Un sentiment de lévitation m'envahit. Je me trouve face à une forme d'herbier reconstitué grâce à la technique de l'incrustation, qui oscille entre le décoratif et le paysage. Me vient alors à l'esprit les livres d'herbier de Anna Atkins qui avaient alors utilisée la technique du cyanotype pour imprimer et référencer les différentes espèces végétales dans les années 1850. Quelle légèreté se dégageait de ces représentations ! J'ai le même sentiment face à cette pièce intitulée L'épaisseur des paysages. Ce dernier recomposé par l'artiste fait face à une nature verdoyante que nous pouvons apercevoir de part et d'autre à travers les fenêtres. Une percée de la nature. Comme cette ouverture végétale dans le cadre architecturale crée par l'artiste renaissant Fra Angelico dans Annonciation du couvent San Marco (1437) où désormais nature et architecture dialoguent et se répondent.

Puis, j'entre à nouveau dans une pénombre dans laquelle surgissent des images vidéo. Un triptyque où l'on peut voir sur l'écran du centre des peupliers s'agiter dans le vent, et entendre le tonnerre, un orage qui se répète inlassablement. La nature est désormais une image. De part

et d'autre, des ombres abstraites s'agitent sur la surface insaisissable d'un carnet de note, la lumière se met à scintiller. De la pénombre enveloppante de la première salle, celle-ci se met ici en action et devient sujet. Tanazaki évoque très bien la puissance du dévoilement de la pénombre, et j'aime le passage sur le mobilier de laque : « Plongez l'espace qui les entoure (les meubles de laque) dans une noire obscurité, puis substituez à la lumière solaire ou électrique la lueur d'une unique lampe à huile ou d'une chandelle, et vous verrez aussitôt ces objets tapageurs prendre de la profondeur, de la sobriété et de la densité. (...) Car un laque décoré à la poudre d'or n'est pas fait pour être embrassé d'un seul coup d'œil dans un endroit illuminé, mais pour être deviné dans un lieu obscur, dans une lueur diffuse qui, par instants, en révèle l'un ou l'autre détail, de telle sorte que, la majeure partie de son décor somptueux constamment caché dans l'ombre, il suscite des résonances inexprimables »².

Cette résonance m'attend dans la salle adjacente, un jeu de clair-obscur dans lequel apparaît et disparaît des monotypes sur papier de feuilles végétales qui recouvrent une partie des murs. On distingue également un lit, où un futon, qui nous invite à nous allonger. Je prends place et m'étends sur ce matelas et me laisse porter par cette odeur enivrante de sauge qui me plonge dans mes souvenirs. Je repense à nos échanges d'email, à Eve et à moi, et me souviens parfaitement de cette sauge dont elle exprimait l'odeur lors de l'impression de la couverture de « Nouage » : « Me voici dans l'atelier à faire les empreintes de sauge qui diffuse son odeur à chaque passage du rouleau »³. Le végétal n'est pas seulement une forme, une texture, un patron, mais c'est aussi une odeur.

Je me demande ce que le poète et écrivain Christophe Tarkos aurait pensé de cette exploration, lui qui aimait tant les zones d'ombres et la nature comme le moyen d'une échappée : « Le prunier, canche, morelle, datura, molène, mufler, linair, lindernie, gratiole, limoselle, digitale, orobanche, calamant, bugle, aune, trisète, molinérie, lagure, lamier, épiaire, bétoine, crapaudine, mélitte, marrube, gattelier, plantain, arroche, obione, salicorne, renouée, passerine, chalef, asaret, camarine, butome, paturin, féтуque, brome, gaudinie, prèle, sélaginelle, nard, pirole, grassette, hottonie, androsace, aliboufier, consoude, buglosse,

nonnée, grémil, massette, rubanier, choin, baldingère, scille, loidie, gagée, fragon, tamier, nivéole, listéra, orchis, élodée, zostère, lenticule, bardanette, paspale, coudrier »⁴. Toutes ces plantes qui deviendront peut-être sujet ou empreinte des œuvres d'Eve Pietruschi. Le poète se serait certainement allongé à ma place, sur le futon dans la pénombre, plutôt que sur le matelas dans la partie supérieure en pleine lumière.

Après ce temps introspectif et méditatif, je me retrouve face à une longue table rectangulaire au design minimal qui accueille sur son plateau des moulages de bols en argile crue, des coquillages, des écorces de chêne. Le tout disposé et composé dans une certaine harmonie de forme, de couleur, de matériaux. Cette salle nous replonge dans la pénombre avec un éclairage à nouveau zénithale laissant passer la lumière par un rectangle qui surplombe cette table d'offrandes. Comme si un rituel venait d'avoir lieu ou allait advenir. Ou bien est-ce moi qui devrait activer ces objets ? Quel serait le rituel à suivre ? Cette installation me plonge dans l'idée d'offrande comme tradition ancestrale, comme un contrat instauré entre des esprits supérieurs, divinités et nous, mais aussi la construction de l'acte lui-même. Marcel Mauss dans son Essai sur le don – forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques expose et précise cette idée d'échange : « De plus, ce qu'ils échangent, ce n'est pas exclusivement des biens et des richesses, des meubles et des immeubles, des choses utiles économiquement. Ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, des services militaires, (...), des danses, des fêtes, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes (...) »⁵ L'artiste, par l'intermédiaire de ces offrandes, m'invite à réfléchir sur la question de l'échange, de processus, de notre rapport à la nature et à l'environnement, induit par les éléments présentés sur la table.

Cette déambulation, ce parcours, ce termine par un espace avec une grande baie vitrée donnant sur une forêt dans une vision d'ensemble verticale imposée par la multitude de troncs d'arbre qui nous font face. En son centre un plateau posé sur des tréteaux en métal, sur lequel sont disposés quatre objets : un bout de tissus en lin surmonté d'un fossile (fleur d'hortensia trempée dans du plâtre), une pierre ponce récoltée et

un bol d'offrande. D'un rituel personnel et introspectif que nous avons vécu dans la salle précédente, ce dernier s'opère ici en dialogue direct avec la nature, comme dans une forme de prise de conscience qui s'achève dans une plus grande clarté. Une Présence discrète, une fleur dessinée sur un papier, nous rappelle l'admiration et le respect que porte l'artiste à la nature. En me rapprochant de cette baie vitrée, en levant les yeux au ciel, je m'imagine le Sunflower dessiné dans le ciel par Mason Williams en 1967⁶, où l'idée de la nature intègre l'immensité des cieux.

Sensation particulière, visite mentale, je viens de vivre l'expérience d'une projection physique et psychique. Cette exposition invite à une déambulation processuelle, une forme de quête initiatique proposée par l'artiste qui interroge notre existence au sein de la nature, et nous invite à la regarder à travers sa réalité mais aussi son appropriation, à la fois comme sujet et objet. La pensée de Tanizaki infiltre l'ensemble du projet où règne un jeu permanent de clair-obscur, de dévoilement et d'espace sombre. Il reprend dans son ouvrage un vieux poème oriental qui renvoie indéniablement à la pensée et à la démarche d'Eve Pietruschi :
*« Des branchages
assemblez et nouez
voici une hutte
dénouez-les vous aurez
la plaine comme devant »⁷*

¹ Tobias Volckmer (d. 1624 or later), Salzburg, ca. 1591, Brass (silvered, gilded, cold painted), diam 51 cm, Museum für Kunst und Gewerbe Hamburg.

² Junchiro Tanizaki, *Eloge de l'ombre*, ed. Verdier, 2011, pp 36-37.

³ Email du 28 novembre 2019.

⁴ Christophe Tarkos, *Anachronisme*, P.O.L éditeur, 2001, p. 24.

⁵ Marcel Mauss, *Essai sur le don – forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, ed. puf, 2016, p. 69.

⁶ Mason Williams, *Sunflower*, 1967, skywriting performance.

⁷ Junchiro Tanizaki, *Op. Cit.*, p.63.

NOUAGE, PANOPTIQUE IV

Une invitation au voyage, imaginaire, une projection dans l'espace.

Édition 2019, Eve Pietruschi
Texte, Fabienne Bideaud